

Créativité dans l'enseignement de la littérature : Georges Simenon et quelques propositions de la lecture/écriture de ses romans

Joanna Pychowska

*Enseignant chercheur, Institut de Lettres et de Langues Modernes
Université Pédagogique de Cracovie*

En 2003, pendant un mois, d'avril à juin, a eu lieu à Varsovie le festival du roman policier et noir français, accompagné d'un festival de cinéma. Cracovie, Katowice, Lodz et Gdansk ont organisé de nombreuses rencontres avec des écrivains et des éditeurs de ce genre considéré longtemps comme mineur et qui permet pourtant une analyse pertinente de la société, bien que considérée comme étant celle « d'en bas ».

De tous les romanciers de son époque Simenon est sûrement celui qui a écrit l'oeuvre la plus abondante ; en tout : 200 romans sous son nom, presque autant sous pseudonymes, près de mille contes et encore une oeuvre autobiographique. Il a écrit jusqu'à 6 romans par an ! un roman en 11 et même 7 jours : un chapitre par jour !¹ Et ce qui est le plus surprenant c'est que ses romans sont lus dans le monde entier et qu'aucun lecteur ne se sent dépaysé ! Au XX-ème siècle il est l'auteur le plus lu et le plus traduit des écrivains francophones. André Gide, qui a rencontré Simenon en 1935, et qui est resté en correspondance avec lui dans les années 1930-1940, a plusieurs fois répété que c'était peut-être le dernier grand romancier vivant.²

Il s'est dit Citoyen du monde, né à Liège où il a passé son enfance, son adolescence et ses premières années professionnelles, d'où il a emmagasiné une quantité inimaginable de souvenirs qu'il utilisera après dans son oeuvre. (Mais Maigret est né à Paris !), il s'est défini comme écrivain français né en Belgique, mais il a toujours refusé de prendre la nationalité française ! A l'occasion du centième anniversaire de sa naissance on a proclamé 2003 a été proclamée « Année Simenon au Pays de Liège ».

La brièveté de ses romans, la simplicité des mots, la transparence du style font de lui un initiateur rêvé à la lecture en français. Il a écrit des romans policiers et des romans « durs » et il a inventé le roman « gris ». De ses romans on pourrait presque dire qu'ils constituent la synthèse des arts . « Il s'est toujours senti plus proche des peintres que des écrivains de son temps et [...] il reconnaît la parenté de son écriture avec l'un ou l'autre mouvement pictural : « mon enfance a été surtout marquée par l'impressionnisme et le pointillisme [...] et j'admets volontiers que mes romans s'en sont ressentis. [...] Toute ma vie, je suis resté imprégné de cet impressionnisme-là[...]. Dans mon subconscient, c'est toujours l'impressionnisme qui revient. »³ de ses descriptions romanesques se présentent comme des tableaux impressionnistes.

Quelques repères biographiques nous semblent ici nécessaires car sa vie se présente presque comme un roman d'aventure !

1. 1903, 13 février, naissance à Liège. La mère dominatrice, (le frère cadet de

Simenon fut son préféré). Toute sa vie, Simenon a eu des rapports très difficiles avec elle). En 1919, à l'âge de 16 ans, pour des raisons qui restent encore un peu mystérieuses (la maladie de son père ?) il achève sa scolarité (et pourtant c'était un élève prometteur et très aimé de ses maîtres !), il ne reprendra plus le chemin de l'école !

2. En 1919 commence sa carrière de journaliste à la *Gazette de Liège*, grand quotidien (4 ans). Pendant sa vie Simenon a collaboré à quelques journaux, entre autres France-Soir (reportages), Paris-Soir, le magazine *Voilà*.

3. En 1922 il part pour Paris où il fréquente les artistes de Montmartre. En 1923 il se marie (à Liège) avec sa fiancée Régine ; ils rentrent à Paris. Secrétaire chez le marquis de Tracy (un an), il commence à écrire et publier ses contes (pour des hebdomadaires galants !) et des nouvelles. Tout de suite le succès est là. A partir de 1924 son succès grandit. Il écrit sous pseudonymes (il en eut 17 au cours de sa carrière !). En 1923 il rencontre Colette et collabore avec elle. A 27 ans il abandonne les pseudonymes et les romans populaires.

4. En 1932 les Simenon s'installent à la campagne, près de la Rochelle. L'auteur va à la découverte de l'Afrique (en bateau), voyage qui lui inspire plusieurs romans exotiques. En 1933 il effectue un tour d'Europe. En décembre 1934 il part pour un tour du monde – New York, Panama, les Galapagos, Tahiti, l'Australie et la Mer Rouge (reportages, 6 romans). A partir de 1933 il publie chez Gallimard. Le 19 avril 1939 naît son premier fils, Marc. Gide est responsable des réfugiés belges à la Rochelle.

5. En 1945 les Simenon partent pour l'Amérique ; d'abord Canada (un an). En cherchant une secrétaire bilingue il rencontre Denyse Quinet, âgée de 25 ans, une canadienne française. En 1946 Simenon voyage à travers les Etats-Unis. En 1949 naît le deuxième fils de Simenon et Denyse, la maman, devient sa seconde femme. Les romans se suivent à un rythme impressionnant, publiés par les *Presses de la Cité*, puis traduits dans le monde entier.

6. En 1952 il voyage en Europe – tournée triomphale ! – à Liège on lui dresse un procès ! (les petits bourgeois belges se reconnaissent trop dans les personnages de Simenon !) en 1953, naissance de sa fille, Marie –Jo.

7. Deux ans plus tard il rentre définitivement en Europe, à Cannes ; en 1960 il préside le jury du Festival. Sa femme commence à avoir des troubles psychologiques ; il y a aussi les problèmes d'alcoolisme du couple : l'écrivain a besoin de la boisson comme stimulant lorsqu'il écrit et sa femme l'accompagne dans ses excès.

8. En 1957 ils partent en Suisse ; en 1958 en Italie ; 1959 naissance de Pierre, son troisième fils. Mais les ennuis de santé sont de plus en plus fréquents. En 1960 Simenon commence à écrire une sorte de journal intime intitulé *Quand j'étais vieux*. Il se passionne pour des ouvrages psychiatriques. La femme de Simenon séjourne en clinique psychiatrique. A cette époque-là une autre femme entre dans la vie du romancier, une italienne Teresa, sa femme de chambre. En 1965 il participe à une croisière en Méditerranée et en Mer Noire. En 1972 il décide de ne plus écrire et il quitte sa maison. En 1978 sa fille, souffrant de terribles angoisses, se suicide. Ce drame ébranle Simenon, d'autant plus que la mère de Marie-Jo l'accuse d'être responsable de ce suicide – elle publie deux livres dans lesquels elle juge Simenon autoritaire, violent et irresponsable. Après quelques mois il décide de se justifier aux yeux des lecteurs et commence à écrire *Les Mémoires intimes*, son dernier livre. En 1984 il est opéré d'une tumeur au cerveau ; en 1987 il est paralysé. Le 4 septembre 1989 Georges Simenon meurt à Lausanne.

En quoi consiste la technique de Simenon ?

Dans ses romans policiers la technique est assez traditionnelle : la composition

classique, le style sans recherche, aucune innovation moderniste ; les récits font abstraction de toute vision politique de la société, pas de références à l'histoire contemporaine, c'est le milieu de la petite bourgeoisie qu'il présente. L'écrivain valorise la promotion individuelle dans le respect de l'ordre social : le mérite seul permet de s'élever dans la hiérarchie⁴.

Il choisit pour personnages des êtres simples, peu évolués car ce qui l'intéresse chez l'homme ou la femme, ce sont les instincts de base, les préoccupations d'argent, de sexe, de nourriture, les réactions spontanées aux problèmes de la vie quotidienne. « Tous mes romans, toute ma vie n'ont été qu'une recherche de **l'homme nu**. »⁵. Son personnage c'est un homme sans qualités, sans particularités (on dirait du Musil !). Ses personnages sont marqués par le déterminisme (Simenon était fataliste!).

Mais bien que sa technique soit traditionnelle il va profondément bouleverser les règles du roman policier francophone durant les années 20 et 30. « La question « qui a tué ? », pierre d'angle, avec la question « comment ? », de la fiction policière classique, passe au second plan au profit de la question « **pourquoi ?** ». L'accent est mis sur les motivations qui ont conduit quelqu'un à commettre un crime. L'analyse de l'univers mental du meurtrier devient essentielle.[...] Le meurtrier est un être en rupture avec son milieu petit-bourgeois : défiance aussi bien psychologique que sociologique. Aucune contestation cependant : la rupture est toujours affaire individuelle. »⁶ « Un schema-type de Simenon : un homme que la convention sociale considère comme supérieur (il est « arrivé », il bénéficie de la notoriété et de l'estime des notables) redevient docile à la passion qui l'obsède et le détraquera, un homme quelconque. Il est seul [... avec ses débats intérieurs]. Il est nu, débarrassé des pudeurs mondaines et des morales hypocrites ; il cesse d'être mal dans sa peau[...]. Définition du roman ; le cauchemar nocturne d'un homme ordinaire qui, le jour, se masque et s'administre. »⁷

Le commissaire Maigret est officiellement baptisé le 20 février 1931 à Montparnasse au cours du « bal anthropométrique »⁸ organisé par Simenon où tout Paris était invité. Ce fut une soirée insolite parce que les invités étaient déguisés en gangsters ou en prostitués. Grand succès et Maigret se vendit très bien dans les semaines qui suivirent le bal. Maigret, le personnage un peu massif, ne se sépare jamais, comme son créateur de sa célèbre pipe ni de son chapeau ni même de son imperméable. Il a un goût petit bourgeois. Dans une interview Simenon déclarait : « Au début Maigret était assez simple. Un gros homme qui croyait plus à l'instinct qu'à l'intelligence, qu'à toutes les empreintes digitales et autres techniques policières. Il en usait d'ailleurs comme il en était obligé mais sans trop y croire. Il est certain que j'ai pris quelques-unes de ses manies et qu'il a pris les miennes »⁹. Ses enquêtes sont menées lentement au rythme de sa pipe. Il téléphone à Mme Maigret qu'il va rentrer tard. Il se déplace toujours à pied ou en taxi, ce qui l'aide à penser. Maigret n'est jamais le narrateur du récit d'enquête. Elle est toujours racontée par un narrateur effacé. Le lecteur est informé par le récit du narrateur qui paraphrase ce que Maigret voit, entend et découvre.

Le commissaire possède sa statue aux Pays Bas, inaugurée en 1966.

« **Maigret** ne mène pas l'**enquête** selon des règles scientifiques, ni selon des méthodes déductives. Il procède par **intuition**, s'imprégnant d'une atmosphère que l'écrivain rend par petites touches impressionnistes. »¹⁰ « Ce sont des impressions qu'on n'explique pas (...) »¹¹. Il ne raisonne pas logiquement ! Il cherche surtout les indices existentiels (rougeurs, tics, regards, coup-d'oeil, tremblements nerveux...) qui révèlent le côté inconscient ou non contrôlé du personnage, il découvre cet « homme nu ». L'insistance mise sur les détails du décor et les éléments de l'analyse psychologique contribuent à rendre le récit vraisemblable. Marcel Aymé a écrit : « Maigret possède justement cette forme de sensibilité doublée d'une sorte de plasticité qui lui permet de **sentir** les êtres, d'entrer dans la peau d'un personnage et de vivre un peu la vie du suspect »¹². Des cinq sens c'est surtout du regard et de l'odorat dont il se sert. « Maigret regardait tout autour

de lui, comme si le décor allait lui fournir une idée, un point de départ ». ¹³ Il n'analysait pas le monde, il flairait ses odeurs. « On aurait dit qu'il aspirait machinalement la vie qui l'entourait et s'en gonflait comme une éponge » . ¹⁴

Dans chaque **enquête** de Maigret il y a quelques étapes :

1. la phase d'observation, il rassemble des détails ; **l'affaire** ;
2. il se familiarise avec l'entourage de la victime en se mettant dans la peau de ses familiers. Le côté rationnel pendant cette opération est totalement absent. Maigret se comporte souvent comme un animal, il « renifle », il « fouine », il « furète ». On pourrait y voir aussi la « minéralité » du commissaire : « son visage, sans expression, ressemblait à un bloc de pierre » ¹⁵ : **l'éponge** ;
3. le « point mort » de l'enquête, elle ne semble plus avancer, Maigret ressent un malaise, il devient absent, somnolent, avec le regard vide : « Il avait ses gros yeux qui semblaient ne penser à rien, le dos rond, la démarche lourde et paresseuse » ¹⁶; **la rumination** ;
4. un indice qui accélère l'enquête, la solution de l'énigme ; **la révélation** ou **l'expulsion** ;
5. la vérification de **l'hypothèse**.

Maintenant nous aimerions présenter quelques propositions du travail de lecture et d'écriture des extraits choisis de romans de Simenon, pour les adultes et adolescents, au niveau moyen et avancé.

A. - Au début nous demanderons aux élèves d'énumérer quelques traits caractéristiques du roman policier. Par exemple :

1. c'est un récit rationnel dont le ressort dramatique essentiel est un crime vrai ou supposé ;
2. l'intrigue se développe selon une chronologie inversée, l'enquêteur (auquel le lecteur s'assimile) doit retrouver ce qui s'est produit avant le crime,
3. pas d'intrigue amoureuse,
4. le récit est bâti sur l'observation et le raisonnement logique, c'est un jeu, un exercice de réflexion et de déduction,
5. un détective mène une enquête.

En seconde place nous aimerions que les élèves fassent un portrait de Maigret d'après le début de *Maigret et monsieur Charles* :

Maigret jouait, dans un rayon de soleil de mars encore un peu frileux. Il ne jouait pas avec des cubes, comme quand il était enfant, mais avec des pipes. Il y avait toujours cinq ou six sur son bureau et, chaque fois qu'il en bourrait une, il la choisissait avec soin selon son humeur. Son regard était flou, ses épaules tassées. Il venait de décider du reste de sa carrière. Il ne regrettait rien, mais il en gardait une certaine mélancolie. Machinalement, avec le plus grand sérieux, il arrangeait les pipes sur son buvard de façon à tracer des figures plus ou moins géométriques, ou à rappeler tel ou tel animal. Sur le bureau, à droite, s'empilait le courrier du matin et il n'avait aucune envie de s'en occuper. ¹⁷

Nous attirerons l'attention des élèves sur l'importance du(des) petit(s) détail(s) significatif(s) dans la composition des portraits.

B. - Ensuite nous passerons à la présentations des débuts de trois romans de Simenon :

Maigret et le tueur :

Pour la première fois depuis qu'ils dînaient chaque mois chez les Pardon, Maigret devait conserver de cette soirée boulevard Voltaire un souvenir presque pénible.

Cela avait commencé boulevard Richard-Lenoir. Sa femme avait commandé un taxi par téléphone, car il pleuvait, depuis trois jours, comme, selon la radio, il n'avait pas plu depuis trente-cinq ans. L'eau tombait par rafales, glacée, vous fouettant le visage et les mains, collant les vêtements mouillés au corps.

Dans les escaliers, les ascenseurs, les bureaux, les pas se marquaient en taches sombres et l'humeur des gens était exécration.

Ils étaient descendus et avaient attendu près d'une demi-heure, sur le seuil de l'immeuble, de plus en plus pénétrés par le froid, que le taxi arrive enfin. Encore avait-il fallu parlementer pour que le chauffeur accepte une course aussi brève.

- Excusez-nous...Nous sommes en retard...

- Tout le monde est en retard ces jours-ci...Cela ne vous ennuie pas qu'on se mette à table tout de suite ?...¹⁸

Maigret et l'homme tout seul :

Il n'était que huit heures du matin et il faisait déjà chaud. Maigret, qui avait tombé la veste, dépouillait paresseusement son courrier en jetant parfois un coup d'oeil par la fenêtre et le feuillage des arbres du quai des Orfèvres n'avait pas un frémissement, la Seine était plate et lisse comme de la soie.

On était en août. Lucas, Lapointe et une bonne moitié des inspecteurs étaient en vacances. Janvier et Torrence avaient pris les leurs en juillet et Maigret comptait passer une bonne partie de septembre dans sa maison de Meung-sur-Loire qui ressemblait à un presbytère.

Depuis près d'une semaine, chaque jour, en fin d'après-midi, un orage violent mais bref éclatait et une pluie crépitante faisait courir les passants au ras des maisons. C'était la fin de la grosse chaleur et l'air était rafraîchi pour la nuit.

Paris était vide. Même les bruits de la rue n'étaient pas les bruits habituels et il y avait comme des silences.¹⁹

Maigret hésite :

- Salut, Janvier.

- Bonjour, patron.

- Bonjour, Lucas. Bonjour, Lapointe...

En arrivant à celui-ci, Maigret ne pouvait s'empêcher de sourire. Pas seulement parce que le jeune Lapointe arborait un complet neuf, très ajusté ; d'un gris pâle moucheté de minces fils rouges. Tout le monde souriait, ce matin-là, dans les rues, dans l'autobus, dans les boutiques.

On avait eu, la veille, un dimanche gris et venteux, avec des rafales de pluie froide qui rappelaient l'hiver, et soudain, bien qu'on ne fût que le 4 mars, on venait de se réveiller au printemps. Certes, le soleil restait un peu acide, le bleu du ciel fragile, mais il y avait de la gaieté dans l'air, dans les yeux des passants, une sorte de complicité dans la joie de vivre et de retrouver la savoureuse odeur du Paris matinal.²⁰

- Qu'y a-t-il de particulier et de commun dans ces trois commencements ?
- L'importance du temps qu'il fait et son rôle dans la création d'ambiance.
- Imaginez la suite des romans...

C. - Et pour terminer nous analysons avec les élèves plusieurs pages du *Chien jaune*.

1. - Par la lecture comparative de la première et d'une des dernières pages du roman nous attirerons l'attention des étudiants sur la peinture de l'atmosphère, sur l'influence du temps qu'il fait sur les gens ; sur ce que suggère ce triste, morne temps de la première page et le beau temps, le ciel bleu de la dernière page...cette *détente générale*...Et qu'est-ce qui s'est passé entre la première et la dernière page ?...

Cherchez les traits impressionnistes de ces descriptions.

Le chien sans maître

Vendredi 7 novembre. Concarneau est désert. L'horloge lumineuse de la vieille ville, qu'on aperçoit au-dessus des remparts, marque onze heures moins cinq.

C'est le plein de la marée et une tempête du sud-ouest fait s'entrechoquer les barques dans le port. Le vent s'engouffre dans les rues, où l'on voit parfois des bouts de papier filer à toute allure au ras du sol.

Quai de l'Aiguillon, il n'y a pas une lumière. Tout est fermé. Tout le monde dort. Seules les trois fenêtres de l'hôtel de l'Amiral, à l'angle de la place et du quai, sont encore éclairées.

Elles n'ont pas de volets mais, à travers les vitraux verdâtres, c'est à peine si on devine des silhouettes. Et ces gens attardés au café, le douanier de garde les envie, blotti dans sa guérite, à moins de cent mètres.

En face de lui, dans un bassin, un caboteur qui, l'après-midi, est venu se mettre à l'abri. Personne sur le pont.²¹

La boîte aux coquillages

Maigret était de si bonne humeur, le lendemain matin, que l'inspecteur Leroy osa le suivre en bavardant, et même, lui poser des questions.

D'ailleurs, sans qu'on eût pu dire pourquoi, la détente était générale. Cela tenait peut-être au temps qui, tout à coup, s'était mis au beau. Le ciel semblait avoir été lavé tout fraîchement. Il était bleu, d'un bleu un peu pâle mais vibrant où scintillaient de légères nuées. Du fait, l'horizon était plus vaste, comme si on eût creusé la calotte céleste. La mer, toute plate, scintillait, plantée de petites voiles qui avaient l'air de drapeaux épinglés sur une carte d'état-major.

Or, il ne faut qu'un rayon de soleil pour transformer Concarneau, car alors les murailles de la vieille ville, lugubres sous la pluie, deviennent d'un blanc joyeux, éclatant.

Les journalistes, en bas, fatigués par les allées et venues des trois derniers journées, se racontaient des histoires en buvant leur café...²²

2. - Voici notre proposition de lecture :

- Jean Servières présente les habitués du café au commissaire Maigret ;
- Maigret présente ces gens-là, y compris Servières, à son collègue, l'inspecteur

Leroy ;

- représentation perceptive de l'atmosphère de la ville et, surtout, du café ;

- imaginer le rôle du chien jaune dans l'intrigue.

C'est le lendemain matin que Maigret établit tant bien que mal ce résumé des événements. Depuis un mois, il était détaché à la brigade Mobile de Rennes, où certains services étaient à réorganiser. Il avait reçu un coup de téléphone alarmé du maire de Concarneau.

Et il était arrivé dans cette ville en compagnie de Leroy, un inspecteur avec qui il n'avait pas encore travaillé.

La tempête n'avait pas cessé. Certaines bourrasques faisaient crever sur la ville de gros nuages qui tombaient en pluie glacée. Aucun bateau ne sortait du port et on parlait d'un vapeur en difficulté au large des Glénan.

Maigret s'installa naturellement à l'hôtel de l'Amiral, qui est le meilleur de la ville. Il était cinq heures de l'après-midi et la nuit venait de tomber quand il pénétra dans le café, une longue salle assez morne, au plancher gris semé de sciure de bois, aux tables de marbre, qu'attristent encore les vitraux verts des fenêtres.

Plusieurs tables étaient occupées. Mais, au premier coup d'oeil, on reconnaissait celle des habitués, les clients sérieux, dont les autres essayaient d'entendre la conversation.

Quelqu'un se leva, d'ailleurs, à cette table, un homme au visage poupin, à l'oeil rond, à la lèvre souriante.

« Commissaire Maigret ?... Mon bon ami le maire m'a annoncé votre arrivée... J'ai souvent entendu parler de vous... Permettez que je me présente... Jean Servières... Hum !... Vous êtes de Paris, n'est-ce pas ?... Moi aussi !... J'ai été longtemps directeur de la Vache-Rousse, à Montmartre... J'ai collaboré au Petit Parisien, à Excelsior, à La Dépêche... J'ai connu intimement un de vos chefs, ce brave Bertrand, qui a pris sa retraite l'an dernier pour aller planter ses choux dans la Nièvre... Et j'ai fait comme lui !... Je collabore, pour m'amuser, au Phare de Brest... »

Il sautillait, gesticulait.

« Venez donc, que je vous présente notre tablée... Le dernier carré de joyeux garçons de Concarneau... Voici Le Pommeret, impénitent coureur de filles, rentier de son état et vice-consul de Danemark... »

L'homme qui se leva et tendit la main était en tenue de gentilhomme campagnard : culotte de cheval à careaux, guêtres moulées, sans un grain de boue, cravate-plastron en piqué blanc. Il avait de jolies moustaches argentées, des cheveux bien lissés, un teint clair et des joues ornées de couperose.

« Enchanté, commissaire... »

Et Jean Servières continuait :

« Le docteur Michoux... Le fils de l'ancien député... Il n'est d'ailleurs médecin que sur le papier, car il n'a jamais pratiqué... Vous verrez qu'il finira par vous vendre du terrain... Il est propriétaire du plus beau lotissement de Concarneau et peut-être de Bretagne... »

Une main froide. Un visage en lame de couteau, au nez de travers. Des cheveux roux déjà rares, bien que docteur n'eût pas trente-cinq ans.

« Qu'est-ce que vous buvez ?... »

Pendant ce temps, l'inspecteur Leroy était allé prendre langue à la mairie et à la gendarmerie.

Il y avait dans l'atmosphère du café quelque chose de gris, de terne, sans qu'on sût préciser quoi. Par une porte ouverte, on apercevait la salle à manger où des serveuses en costume breton dressaient les tables pour dîner.

Le regard de Maigret tomba sur un chien jaune, couché au pied de la caisse. Il leva les yeux, aperçut une jupe noire, un tablier blanc, un visage sans grâce et pourtant si attachant que pendant la conversation qui suivit il ne cessa de l'observer.

Chaque fois qu'il détournait la tête, d'ailleurs, c'était la fille de salle qui rivait sur lui son regard fiévreux.

« Si ce pauvre Mostaguen, qui est le meilleur bougre de la terre, à cela près qu'il a une peur bleue de sa femme, n'avait pas failli y laisser la peau, je jurerais que c'est une farce de mauvais goût... »

C'était Jean Servières qui parlait.²³

3. - Dans le dernier fragment *Du Chien jaune* comparez les notes de Leroy et de Maigret concernant l'affaire et dites en quoi consiste la spécificité de l'enquête de Maigret ;

- amusez-vous à trouver le coupable et imaginez toute l'histoire ;

L'inspecteur Leroy rentrait, nerveux.

« vous savez, commissaire, que le maire est furieux...Et c'est quelqu'un de haut placé !...Il m'a dit qu'il est le cousin du garde des Sceaux...Il prétend que nous battons un beurre, que nous ne sommes bons qu'à jeter la panique dans la ville...Il veut qu'on arrête quelqu'un, n'importe qui, pour rassurer la population...Je lui ai promis de vous en parler... Il m'a répété que notre carrière à tous les deux n'avait jamais été aussi compromise... »

Maigret gratta posément le fourneau de sa pipe.

« Qu'est-ce que vous allez faire ?

- Rien du tout...

- Pourtant...

- Vous êtes jeune, Leroy ! Vous avez relevé des empreintes intéressantes dans la villa du docteur ?...

- J'ai tout envoyé au laboratoire...Les verres, les boîtes de conserve, le couteau...J'ai même fait un moulage en plâtre des traces de l'homme et de celles du chien...Cela a été difficile, car le plâtre d'ici est mauvais...Vous avez une idée ?... »

Pour toute réponse, Maigret tira un carnet de sa poche et l'inspecteur lut, de plus en plus dérouteré :

« *Ernest Michoux* (dit : le Docteur). – Fils d'un petit industriel de Seine-et-Oise, qui a été député pendant une législature et qui, ensuite, a fait faillite. Le père est mort. La mère est intrigante. A essayé, avec son fils, d'exploiter un lotissement à Juan-les-Pins. Echec complet. A recommencé à Concarneau. Monté société anonyme, grâce au nom du défunt mari. N'a pas fait d'apport de capitaux. Essaie d'obtenir actuellement que les frais de viabilité du lotissement soient payés par la commune et le département.

« Ernest Michoux a été marié, puis divorcé. Son ancienne femme est devenue l'épouse d'un notaire de Lille.

« Type de dégénéré. Echéances difficiles. »

L'inspecteur regarda son chef avec l'air de dire :

« Et après ? »

Maigret lui montra les lignes suivantes :

« *Yves Le Pommeret*. – Famille Le Pommeret.

Son frère Arthur dirige la plus grosse fabrique de boîtes à conserve de Concarneau. Petite noblesse. N'a jamais travaillé. A mangé, il y a longtemps, le plus gros de son héritage à Paris. Est venu s'installer à Concarneau quand il n'a plus eu que vingt mille francs de rente. Parvient à faire figure de notable quand même, en cirant lui-même ses chaussures. Nombreuses aventures avec de petites ouvrières. Quelques scandales ont dû être étouffés. Chasse dans tous les châteaux des environs. Porte beau. Est arrivé par relations à se faire nommer vice-consul du Danemark. Brigue la Légion d'honneur. Tâpe parfois son frère pour payer ses dettes.

« *Jean Servières* (pseudonyme de Jean Goyard).

Né dans le Morbihan. Longtemps journaliste à Paris, secrétaire général de petits théâtres, etc. A fait un modeste héritage et s'est installé à Concarneau. A épousé une ancienne ouvreuse, qui était sa maîtresse depuis quinze ans. Train de maison bourgeois. Quelques frasques à Brest et à Nantes. Vit plutôt de petites rentes que du journalisme dont il est très fier. Palmes académiques. »

« Je ne comprends pas ! balbutia l'inspecteur.

- Parbleu ! Donnez-moi vos notes...

- Mais...qui vous a dit que je... ?

- Donnez... »

Le carnet du commissaire était un petit carnet à dix sous, en papier quadrillé, avec couverture de toile cirée. Celui de l'inspecteur Leroy était un agenda à pages mobiles, monté sur acier.

L'air paterne, Maigret lut :

« 1. – AFFAIRE MOSTAGUEN : la balle qui a atteint le négociant en vins était certainement destinée à un autre. Comme on ne pouvait prévoir que quelqu'un s'arrêterait sur le seuil, *on devait avoir donné à cet endroit un rendez-vous à la vraie victime, qui n'est pas venue, ou qui est venue trop tard.*

« A moins que le but soit de terroriser la population. *Le meurtrier connaît à merveille Concarneau.* (Omis analyser cendres de cigarette trouvées dans le corridor.)

« 2. – AFFAIRE DU PERNOD EMPOISONNÉ : en hiver, le café de l'Amiral est désert presque toute la journée. Un homme au courant de ce détail a pu entrer et verser le poison dans les bouteilles. Dans deux bouteilles. Donc on visait spécialement les consommateurs de Pernod et de calvados. (A noter pourtant que le Docteur a remarqué à temps et sans peine les grains de poudre blanche sur le liquide.)

« 3. – AFFAIRE DU CHIEN JAUNE : il connaît le café de l'Amiral. Il a un maître. Mais qui ? Paraît âgé de cinq ans au moins.

« 4. – AFFAIRE SERVIÈRES : découvrir par expertise de l'écriture qui a envoyé

article au *Phare de Brest*. »

Maigret sourit, rendit l'agenda à son compagnon, laissa tomber :

« Très bien, petit... »

Puis il ajouta, avec un regard maussade aux silhouettes de curieux qu'on apercevait sans cesse à travers les vitraux verts :

« Allons manger ! »²⁴

Le professeur Jacques Dubois a dit en conclusion de son interview pour *Wallonie/Bruxelles* :

« Je crois qu'avec *Pedigree* mais aussi certaines nouvelles (il en a écrit plus de 150) et des romans policiers, Simenon pourrait devenir un formidable instrument d'enseignement. Enseignement de la littérature mais aussi de connaissance d'une identité encore trop souvent mal décrite »²⁵.

C'est ce que nous croyons aussi et c'est pourquoi nous proposons ce « jeu » aux élèves-étudiants.

Notes

¹ Cf. P.Assouline, *Simenon biographie*, Paris, Ed.Juillard, 1992, p.20.

² Cf. J.Dubois, *Simenon pourrait devenir un formidable instrument d'enseignement de la littérature...et de connaissance d'une identité*, Wallonie/Bruxelles, octobre 2002, p.10.

³ M. Lemoine, *Simenon peintre de l'univers*, Wallonie/Bruxelles, op.cit., p.17.

⁴ Cf. J.Carion, J.Duhamel, in : Ch.Berg, P.Halen, *Littératures belges de langue française (1830 – 2000)*, Bruxelles, Ed. Le Cri, 2000, p.475/476.

⁵ P.Assouline, op.cit., p.256.

⁶ J.Carion, J.Duhamel, op.cit., p.476.

⁷ P.Vandromme, *Le génie et le pauvre type*, Wallonie/Bruxelles, op.cit., p.8.

⁸ Cf. F.Lacassin, *La naissance de Maigret*, Paris, Ed.Presse de la Cité, 1984, p.25.

⁹ www.mauvaisgenres.com

¹⁰ J.Carion, J.Duhamel, op.cit., p.476.

¹¹ G.Simenon, *L'ombre chinoise*, Paris, Ed.Presses de la Cité, 1991, p.218.

¹² M.Aymé, *Préface* in G.Simenon, *Le chien jaune*, Paris, Presses pocket, 1976, p.9.

¹³ G.Simenon, *La colère de Maigret*, Paris, Presses de la Cité, 1990, p.40.

¹⁴ G.Simenon, *Le voleur de Maigret*, Paris, Presses de la Cité, 1990, p.109.

¹⁵ G.Simenon, *La colère de Maigret*, op.cit., p.92.

¹⁶ *ibid.*, p.70.

¹⁷ G.Simenon, *Maigret et monsieur Charles*, Paris, Presses de la Cité, 1972, p.7.

¹⁸ G.Simenon, *Maigret et le tueur*, Paris, Presses de la Cité, 1971, p.7.

¹⁹ G.Simenon, *Maigret et l'homme tout seul*, Paris, Presses de la Cité, 1972, p.5.

²⁰ G.Simenon, *Maigret hésite*, Paris, Presses de la Cité, 1980, p.5.

²¹ G.Simenon, *Le chien jaune*, op.cit., p.11.

²² *ibid.*, p.141.

²³ *ibid.*, pp.17, 18, 19.

²⁴ *Ibid.*, pp.52, 53, 54, 55, 56.

²⁵ J.Dubois, op.cit., p.11.